

Émergences sensibles

À Charleroi, deux jeunes artistes exposent les fruits d'une résidence inspirée au Vecteur.

Implanté dans la Ville Basse de Charleroi depuis une dizaine d'années, Le Vecteur joue la carte de l'interdisciplinarité en proposant habituellement un vaste programme de concerts, rencontres littéraires et expositions. Pour l'heure, ce sont deux sorties de résidences qui sont proposées au public, avec l'illustratrice Lysiane Ambrosino et le plasticien Rémy Hans, Jeune Prix du Hainaut des Arts plastiques 2020. Ce dernier a investi la galerie pour un voyage contemplatif au Pays Noir par le biais de la photographie et du dessin : *Au cœur de la brume, les hommes se perdent* est un travail sensible d'exploration urbaine mais aussi une interprétation poétique placée sous le signe de Caspar David Friedrich et du romantisme allemand. L'exposition prend la forme d'une série de dessins et d'une installation textile – première du genre chez l'artiste – qui évoque, par la superposition de voiles, la contemplation et l'évanescence du paysage dans lequel on se plonge. Par le biais de la transparence du tulle, un effet de « perspective aérienne » est à l'œuvre : les éléments les plus lointains apparaissent de plus en plus bleutés avec, en toile de fond, un grand mur de nuages réalisé *in situ* au pastel sec. « J'invite le spectateur à voyager à travers la ville de Charleroi, souvent dépeinte comme peu reluisante ou attrayante, et à poser un court instant le regard sur ce dont elle regorge », raconte l'artiste, qui en a exploré le territoire au cours des deux mois de résidence. Le choix du tulle est une façon d'explorer le paysage avec des matériaux sensibles pour évoquer Charleroi autrement que par le béton, tout en collaborant avec un atelier local pour la réalisation de l'œuvre. Rémy Hans souligne le fait que le romantisme allemand a pris fin dans les années 1850 alors que les débuts de l'industrialisation de Charleroi remontent aux années 1830 : une synchronicité



Rémy Has « Le voyageur », 2021.

© TOM DE LEY.

qui fait écho aux terrils qui jalonent le paysage et dont la contemplation pose question : « Comment admirer le paysage du Pays Noir quand on sait que ses montagnes sont purement artificielles puisqu'elles résultent des amoncellements de matières issues de l'industrie charbonnière ? » Une impossibilité dont témoignent aussi les six planches de dessins évoquant la prédominance de l'industrie dans la région : tout en s'inscrivant dans la tradition bédéiste carolo – berceau des éditions Dupuis, pour ne citer qu'elles – le plasticien a choisi de ne représenter que des lieux à l'état de ruines... Cette fois encore, le romantisme n'est pas loin. Avec cette série baptisée « Errance » s'impose une lecture séquentielle des planches, où le rapport d'échelle est tronqué par la brume qui semble envelopper le paysage comme à l'époque des hauts fourneaux. L'artiste se revendique ici de l'univers de Miyazaki, dont le film *Porco Rosso* emploie le même procédé : dans les deux cas, le nuage de-

vient le vecteur d'un voyage fantasmé...

DES JARDINS POUR S'EVADER EN PENSÉE

Dans l'autre espace d'exposition – la bibliothèque Le Rayon, intégrée au Réseau de Lecture Publique de la Ville de Charleroi et focalisée sur la littérature émergente, les pratiques artis-

tiques transversales et l'édition indépendante –, Lysiane Ambrosino déploie un « Jardin intérieur » empli de matières, de couleurs, de fleurs et de lumière. Empêchée par la pandémie de retourner dans le sud de la France, d'où elle est originaire, l'artiste a profité de sa résidence pour se replonger dans ses souvenirs et ses sensations, le temps d'une promenade mentale explorant le textile et le papier. Une série inédite décline les *ex-voto* d'argile, clin d'œil volontairement brut et naïf à la Méditerranée : « *J'avais une grand-mère très superstitieuse et, là où j'ai grandi, les grigris étaient omniprésents...* », raconte l'artiste. Sur fond noir, les gouaches en grand format sautent aux yeux par la précision du tracé et les choix de teintes vives. Une échappée colorée dans l'univers de cette jeune designer textile et illustratrice, créatrice de motifs pour des tissus d'ameublement et dont les carnets de recherche regorgent d'inventivité, proposant de s'immerger dans le chemin parcouru jusqu'à l'exposition, laissant visibles les étapes de travail menant à ces natures mortes et paysages parfois reconnaissables, parfois abstraits, qui, tous, rappellent le sud par un assemblage de motifs et d'objets – comme ce tapis en laine réalisé au point noué ou ces compositions au pochoir pour une pièce textile inspirée des couvertures provençales.

ALIÉNOR DEBROCCQ

► Rémy Hans, *Au cœur de la brume, les hommes se perdent* ; Lysiane Ambrosino, *Jardin intérieur*, jusqu'au 5 juin, les mercredis, vendredis et samedis de 14 à 18h, Le Vecteur, 30 rue de Marcinelle, 6000 Charleroi, 071 27 86 78, www.vecteur.be Prix sur demande.

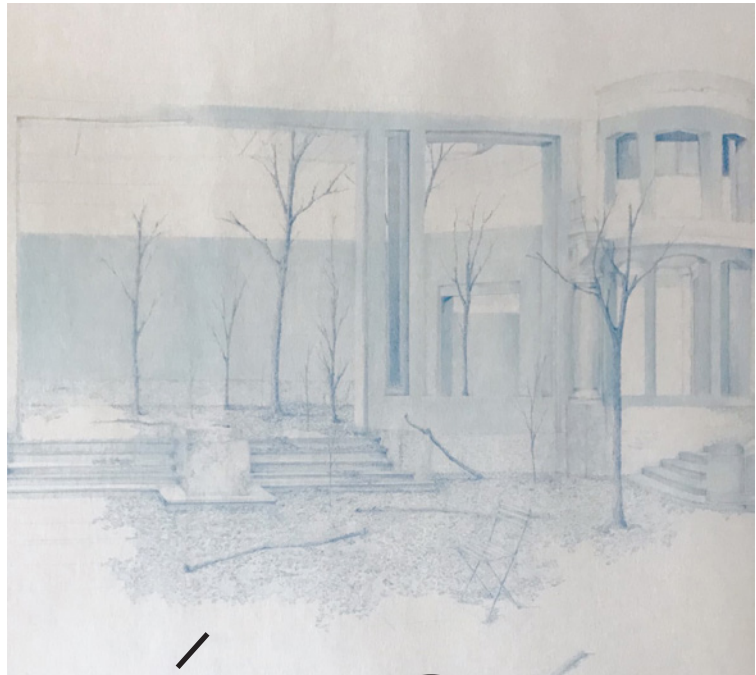


Dans la bibliothèque Le Rayon, Lysiane Ambrosino déploie son « Jardin intérieur ». © TOM DE LEY.

Dans le cadre du Prix du Hainaut des Arts Plastiques 2020, sept candidats, plasticiens émergents, ont pu exposer leurs travaux au Musée des Beaux-Arts de Tournai. Parmi eux, le lauréat REMY HANS (°1994) trace les contours d'un questionnement mémoriel à la pointe de son porte-mine bleu. Faisant résonner la mémoire des lieux, ses œuvres figuratives nous révèlent sans paradoxe une ode poétique à la gloire des possibles et du patrimoine. La pensée du trait postule une résistance de l'artiste devant la frénésie du siècle.

C'est en 1928 que Victor Horta inaugure le Musée des Beaux-Arts de Tournai. Se souciait-il alors des ferments de l'histoire de l'art qui devaient faire sourdre le sens du cœur de la représentation pour envahir jusqu'au support de l'œuvre, si ce n'est jusqu'à une réalité prétendument dissociable de l'œuvre¹ ? Son intérêt pour "l'environnement" pourrait en témoigner. À l'heure où les frontières entre les arts décoratifs et les beaux-arts dissimulent de moins en moins leurs porosités, une génération redécouvre Horta, avec une portée nouvelle. Sept candidats du Prix du Hainaut des Arts Plastiques se sont approprié les lieux en retournant les termes : Horta devait penser cet environnement en fonction des œuvres possibles qu'il allait intégrer. Forts de ce postulat, ils ont exploité ce fonctionnement spatial, les surfaces et le caractère inévitablement déterminant de l'architecture. D'autre part, autour des Arbres à Montmajour dessinés par Van Gogh (1888), c'est le "paradis perdu" que met au centre Julien Foucart². Les collections exposées (Manet, Ensor, Permeke...) invitent de concert à l'utopie, thème qui résonne avec l'esprit des lieux³.

Il n'est pas un de ces éléments contextuels⁴ qui ait échappé au lauréat du prix. Rémy Hans termine ses études à Mons. Après avoir nourri l'intention d'étudier le stylisme d'objet à Tournai, il se tourne vers les arts visuels (option Images dans le milieu). Il poursuit toujours à ART² avec un master en sculpture qu'il termine au profit d'un deuxième cycle en design urbain. Mais c'est plus loin qu'il faut saisir l'étincelle originelle dont procèdent ses dessins. La vue du terril de Marcasse, l'azur du ciel, les bois qui entourent Colfontaine ont autant vu grandir l'artiste que les reliefs de l'industrie hennuyère, et leur inévitable brique rouge. Cette dernière caractérise pour lui l'idée constitutive par excellence. Nous ramenant à l'origine, la brique pose la question des potentialités, de l'artifice, de la mémoire. Celle du patrimoine surtout, imprégné du système symbolique d'un artiste qui cherche un plan propre à transcender la dualité nature-culture. Cette idée s'illustre dans la façon dont il élabore ses dessins (expression qu'il estime comme la plus spontanée et peut-être la plus essentielle). La brique subit un processus de transformation radicale : rouge, elle passe d'une âpreté tridimensionnelle friable à une planéité bleue continue. Le plein le cède au vide, et l'évidence au questionnement : le tracé offre au rendu une structure diaphane et une tonalité sibylline. En perspective, on y devine la continuité du réel, en ce qu'il contient aussi de possible. Et d'espoir, pour un patrimoine régional laissé à l'abandon.



RÉVOLTE CONTEMPLATIVE

**PRIX DU HAINAUT
DES ARTS PLASTIQUES**
AVEC : NOËLLE BASTIN & BAPTISTE
BOGAERT, PHILIPPE BRAQUENIER,
SYLVAIN DELBECQUE, RÉMY HANS,
ELOÏSE LEGA, ANDY SIMON,
MAXIME VAN ROY
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE TOURNAI
3, RUE DE L'ENCLOS
SAINT-MARTIN
7500 TOURNAI
WWW.MBA.TOURNAI.BE
JUSQU'AU 17.01.21

(qui regroupe 300.000 espèces) abritées par l'architecture du musée. Recensement, tiroirs fermés, et les végétalisations architecturales successives, le *Hall des possibles* et *Qu'advientra-t-il de nous ?*, suggèrent la potentialité et le souvenir. La virginité du support autour de la représentation rappelle l'effet d'une implosion parfois utilisée en cinéma pour évoquer l'anamnèse. Le filtre bleu du Staedtler instille un onirisme certain. Tout un spectre d'expériences contenues s'actualise, mémoire latente que dévoile l'œuvre progressivement.

Acte premier de résistance, la pensée esthétique de Rémy Hans s'attarde sur la figuration : risquer de dire le monde par le détail, décrire l'espace par la précision du trait. Une telle ambition suppose une étape contemplative, souvent accidentelle, qui permet la "clairvoyance" nécessaire à l'initiation du travail. Le tracé rigoureux prend du temps. La temporalité est elle-même porteuse de sens pour l'artiste qui expose ses carnets de croquis dans une relation d'équivalence avec ses dessins accrochés. Contempeur du rythme néo-libéral, Hans défie l'injonction de productivité et d'aboutissement, y voyant la perte de l'artiste. Pour autant, cela ne contredit pas son amour du monde industriel, qui aurait bien pu promettre autre chose.

Hadrien Courcelles

Au fil des traits, prend forme une pensée de l'évènement, comprenant le monde en termes contrefactuels⁵. Et si Horta avait rencontré le botaniste soviétique Nikolaï Vavilov (1887-1942) ? Rémy Hans représente leurs deux portraits. Il dessine également les armoires de stockage de graines de l'institut Vavilov⁶

Rémy Hans, *Hall des possibles (détail)*,
graphite sur papier, 2020.
Photo © Rémy Hans

¹ À rapprocher de la mystique du mouvement et de la "pure inobjectivité" chez Malévitch cf : Emmanuel Martineau, *Malévitch et la Philosophie*, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, pp.96-101

² Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Tournai depuis 2019.

³ Renforcé d'apports divers (géologie, botanique...) en provenance de musées voisins.

⁴ Concernant les autres candidats – toutes leurs œuvres sont situées sous la verrière et dans les ailes latérales – : on peut noter les dispositifs sonores de Maxime Van Roy (et ses écorces recouvertes de polymères qui modifient les plans de la salle), les ambiguïtés poétiques d'Eloïse Lega, les travaux optiques de Sylvain Delbecque magnifiés par la lumière zénithale, les topologies spectrales d'Andy Simon, parti sur les traces de la balle pelote, les "veilles" panoptiques de Bastin & Bogaert ou les photographies symboliques de Philippe Braquénier.

⁵ Une façon d'échapper à un déterminisme simple : Hans fait *co-naître* un monde, dirions-nous dans un vocabulaire Merleau-Pontien (il appuie l'intrication ontologique liant l'œuvre au spectateur).

⁶ Saint-Petersbourg

Prix Macors

La Vénus de Milo, le *David* de Michel-Ange ou celui du Bernin, *Le Baiser* de Rodin, *La Victoire* de Samothrace, ou encore la frise du Parthénon... Convoquer le marbre rappelle inmanquablement tout un cortège de statues célèbres de l'histoire de l'art, mais aussi de palais somptueusement décorés, faisant alterner sur leurs murs et au sol les différents coloris de cette roche métamorphique dérivée du calcaire. Remy Hans (né en 1994) en est bien conscient. Quand il copie les entrelacs organiques caractéristiques des veines de la pierre pour les appliquer sur des briques de plâtre, il génère une collision symbolique. Un choc esthétique entre l'imitation d'une matière synonyme de luxe, « noble », et le format caractéristique d'une brique rouge, élément de construction peu onéreux, rudimentaire, et très répandu dans les paysages industriels de la région natale de l'artiste, le Borinage, où il réside toujours aujourd'hui, à Eugies. Un matériau dont les dessins uniques ont été forgés par le temps et la nature. L'autre dont l'efficace simplicité, reproductible à l'infini, est née de la main de l'homme. Dans le même registre de confrontation d'opposés, l'artiste a tracé sur de vieilles poutrelles rouillées récupérées dans l'arrière-cour de son école les précieuses marbrures, simplement en gravant le métal pour en retrouver le brillant initial à travers la surface corrodée.

Avant d'arriver à l'École supérieure des Arts de Mons, où il est encore actuellement étudiant dans l'atelier de sculpture, Remy Hans a entamé un cursus en design, à Saint-Luc à Tournai. De là sans doute, de son propre aveu, son intérêt pour les matières et les matériaux. Et pour leurs rapprochements paradoxaux. « Je suis fasciné quand je vois en observant autour de moi un arbre juste à côté d'un bâtiment rectiligne ». Dans une autre sculpture, l'artiste encastre une branche dans un carré de plâtre. Une matière naturelle et une autre fabriquée. Sauf que la branche est fautive : juste de la terre modelée à la main et colorée. À force de patience et d'observation, Remy Hans s'est

inscrit dans une longue lignée de trompeurs-d'œil, des artistes faussaires piégeant celui qui regarde en lui faisant croire que ce qui est pauvre est riche, que ce qui est artificiel est naturel, que ce qui est plane est volumineux, que ce qui est fermé est ouvert.

Un savoir-faire qui s'acquiert également par la maîtrise des règles de perspective, appliquées de façon balbutiante dès l'Antiquité, mais qui se perfectionnèrent au XV^e siècle, avec des maîtres comme Masaccio et Piero della Francesca. Dans ses dessins, Remy Hans crée des paysages aux lignes de fuites construites, aux volumes vraisemblables, mais qui n'existent que dans son esprit, associant librement les éléments d'un vocabulaire lié à l'architecture urbaine et industrielle. Il crée des vues aux ciels désespérément vides, où le marbre – encore – voisine avec des tuyaux surgissant d'on ne sait où, transportant on ne sait quel gaz ou liquide, avec des murs de briques – à nouveau – délimitant on ne sait quoi, ou encore avec des poutres plantées au milieu de nulle part, ne soutenant rien à part elles-mêmes. Des paysages comme des fabriques surréalistes, peut-être désertées à cause de leur absurdité, mais que l'artiste représente avec une infinie précision, un soin presque maniaque pour rendre l'ombre progressive des courbes, les multiples intensités des matières, le lisse et le granuleux, les angles droits et les indomptables sinuosités.

Et le tout, comme ses briques de marbre, en bleu sur blanc. Un bleu qui n'est ni le bleu de Klein, ni celui des stylos à bille de Jan Fabre, mais le bleu du porte-mine Staedler, préféré depuis longtemps par Remy Hans au graphite. « Avec ce bleu, tout devient plus lumineux et plus plausible », déclare-t-il pour justifier son choix chromatique. Et pourtant rien n'est moins plausible que ce que représentent ses dessins et ses sculptures. Mais l'artiste, justement, n'est pas à un paradoxe près.

Focus

(<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/>)

Au Vecteur (Charleroi) : dessin et design, tracer d'autres sentiers



🕒 publié le 27 Avril 2021 par Pierre Hemptinne

Le Vecteur à Charleroi présente les travaux d'artistes en résidence : Rémy Hans et Lysiane Ambrosino. S'affranchir des brumes, soigner son jardin intérieur, vers un renouveau des imaginaires artistiques, relevant les défis sociétaux.

Sommaire

- > [Au début, la ville tentaculaire \(#0-au-dbut-la-ville-tentaculaire\)](#)
- > [Bleu du ciel, romantisme et industrie \(#1-bleu-du-ciel-romantisme-et-industrie\)](#)
- > [Récit d'évasion brumeuse \(#2-rcit-dvasion-brumeuse\)](#)
- > [Design et jardin intérieur \(#3-design-et-jardin-intrieur\)](#)

Au début, la ville tentaculaire

Il faut entrer là après une certaine errance alentour et en ayant capté les tensions qui agitent les rues, entre parties en régénérescence comme bien public, implantation massive du triomphalisme marchand, quartiers à l'abandon, artères et tissus moribonds, vestiges historiques discrets, lignes d'horizon avec repères industriels momifiés, espoir d'une ville apaisée qui pointe timidement dans certaines zones réaménagées. On flâne comme dans un grand coquillage où bruissent les échos lointains des « villes tentaculaires » d'Émile Verhaeren (repris dans le guide du visiteur). L'activité industrielle et ronflante des usines et fabriques dévorantes s'est retirée, comme une marée qui désinvestit un littoral, et la misère reste, latente.



Vecteur Rémy Hans présente son travail

Bleu du ciel, romantisme et industrie

Alors, franchir le seuil du V2, et aussitôt, quelque chose lâche, se dérobe, on accuse un bref et subtil effet de vertige. Un trou d'air. Le poids du passé s'est transmué. Comme de se retrouver soudain en élévation, la tête dans les vapes, sans rien de très solide sous les pieds. Toute la lourdeur des contextes hérités s'est dématérialisée, ils retournent dans les limbes, en cours de recomposition, reprennent à zéro leur morphogenèse sociale. Dans le bleu nuageux, en ce point indistinct où les rêves d'enfant fabriquent le monde et expliquent les phénomènes naturels à leur manière, naïve et poétique.

S'avançant vers l'image principale, flottante et immersive, volumineuse et fluide, le visiteur plonge dans un tableau à plusieurs dimensions, trois voiles superposés dont la transparence mélange les motifs distincts.

Une perspective qu'il découvre d'un point de vue déterminé par Rémy Hans, auteur de l'installation. Campé sur des monticules de déchets industriels, dans l'attitude d'un voyageur contemplant une mer de nuages depuis la cime d'une montagne abrupte. Se superposant au personnage vu de dos d'une toile du peintre Caspar Friedrich. Mais la vastitude vaporeuse qu'il cherche à embrasser est une nature artificielle, terrils et reliefs comme autant de traces de ce que l'extractivisme capitaliste a fait à la terre.

Et comment la terre, exténuée, vide, reprend vie, réinvente ses reliefs et les interdépendances avec la faune et la flore. Au loin, superbes, les profils glorieux de l'industrie qui a sombré, mât rectiligne d'une cheminée, architecture complexe d'usine métallurgique. Sans rien de pesant. Juste leurs *idées*, décantées.

La perspective magique réunit, dans le même point de fuite, le rêve machinique d'une prospérité rationnelle et la fascination romantique pour la nature sauvage et le sublime. Les tulles imprimés oscillent, frémissent, et invitent à se défaire des façons dont ces rêves se sont incarnés, pour en revenir aux forces oniriques originelles, reprendre le rêve à ses sources, recommencer à rêver. Les choses ne sont plus des carcans solides, avec leur histoire et leurs leçons, mais renouent avec leur état brumeux, leur plasticité spirituelle initiale. Disponibles pour un nouvel élan.

Récit d'évasion brumeuse

Ce que l'installation ouvre ainsi, au cœur de l'espace d'exposition, en une souple et ample déchirure de ce qui enferme la possibilité de projeter un futur, se raconte ensuite en détails dans une série de planches de B.D., alignées au mur.

Le rythme des cases, la dynamique évanescence du dessin au porte-mine bleu pâle, évoquent un récit d'évasion sans parole, une échappée abstraite.



Vecteur Rémy Hans Au cœur de la brume

Le genre de rêverie infinie au gré des nuages qui défilent et décentrent peu à peu l'attention, au point que le rêveur quitte son corps. Ce sont des topographies de ciel et de terre, de vapeurs et de pierres, de civilisations humaines et extra-humaines. Il faut s'approcher pour scruter et reconnaître la riche diversité de ce qui est invoqué dans la trame des traits. Des formes fantomatiques. Des ombres. Des fragments hyper précis. Des choses connues, archéologiques, mais qui, surgies du brouillard, semblent naître à l'instant, éléments d'une civilisation à venir. Colonne de refroidissement. Carcasse de hauts-fourneaux. Terrils nus et ensauvagés. Carrière remplie d'eau. Silhouette de refroidisseur. Percée dans la brique d'un vieux mur d'enceinte (Porte d'Hadrien). Station de contrôle. Station de métro. Volume géométrique comme tombé du ciel, perdu. Ces images fragiles dérivent dans un tissage d'éblouissements et d'absences, de végétations drues, opiniâtres. Au bord de la perte. Au bord de la renaissance en *autre chose*. Au bord, sans certitude, réalités intangibles.

Design et jardin intérieur

Cette énergie à préserver les chances de renaître, on la retrouve, colorée et lumineuse, en traversant la rue pour rejoindre un autre espace chaleureux et réconfortant du Vecteur, le Rayon, lieu de lectures, de paroles, de rêveries et de paroles partagées. Lysiane Ambrosino, autre artiste en résidence, y expose les éléments de son *jardin extérieur*. Diplômée en design textile à La Cambre, membre du collectif Cuistax, travaillant comme créatrice de motif pour des marques connues,

ce qu'elle livre ici est un alphabet floral et géométrique qui lui permet de dialoguer avec un passé et des souvenirs enfouis dans des lieux, des maisons, des gens rendus difficilement accessibles, *en vrai*, du fait de la pandémie.



Vecteur Lysiane Ambrosino Jardin intérieur

À travers ses fleurs à la gouache sublimées par la luminosité du noir, ses formes de glaise pétries à la manière d'une enfant jouant au jardin et mimant des formes vues sur les portes et les façades des maisons, le rideau de perles que l'on sent glisser sur son visage rien qu'à le regarder, c'est bien le Sud dont elle est native qui nous éclaire. En tournant les pages de son cahier qui rend compte de son travail de deux semaines en résidence, s'attardant aux esquisses et aux notes, qui s'épanouiront dans les œuvres parfaitement intégrées à la bibliothèque, on se dit qu'avant même de produire du « design textile », il faut *designer* son imaginaire, trouver et formaliser le vocabulaire de son jardin intérieur. S'assurer que les motifs qui seront multipliés et dispersés restent ancrés, vibrants, magiques, symboles transitionnels pour garder le don de converser intimement avec les régions éloignées, où il est difficile de retourner pour les retrouver telles qu'elles étaient *avant*. Au plus proche des sources oniriques de l'enfance.



Vecteur Lysiane Ambrosino carnet de travail

Ce que Lysiane Ambrosino réussit à merveille. Ainsi, les fleurs représentées ne sont pas abstraites mais sont irriguées d'un vrai dialogue avec l'inventivité de la flore, comme en témoignent les bouquets choisis par elle, sur la table.

Pierre Hemptinne